

⁵⁰ DUHOUX, 1989, pp.80-81 ; DUHOUX, 1992, pp.74-78. Le sigle Ø symbolise « zéro ».

⁵¹ FINKELBERG, 2001, p.88.

⁵² KY Za 2 (SAKELLARAKIS-OLIVIER, 1994).

⁵³ AR Z 1-2.

⁵⁴ Par conséquent, LA > B *i-da...* n'a rien à voir avec le mont Ida crétois. LA > B *-da-ma-te* pourrait être un nom de divinité.

⁵⁵ Cette analyse avait déjà été brillamment présentée par POPE, 1956, pp.134-135.

⁵⁶ DUHOUX, 1994-1995.

⁵⁷ Le sigle V représente toute voyelle.

⁵⁸ Sur ces termes, voir DUHOUX, 1989, pp.77-79.

⁵⁹ Pour ce qui suit, voir MELCHERT, 2001, pp.229-231.

⁶⁰ FINKELBERG, 2001, p.99.

⁶¹ LAROCHE, 1972, p.128 (il faut lire aussi la page suivante, relative aux conditions d'un déchiffrement valable du LA).

⁶² LAROCHE, 1972, pp.117, 124 parlait de « la nature louvite du lycien » et y voyait « un rameau détaché du tronc louvite. »

⁶³ FINKELBERG, 2001, p.86.

⁶⁴ Ainsi, MELCHERT, 2003, p.565. Voir aussi plusieurs articles publiés dans Drews (éd.) 2001.

⁶⁵ Il va sans dire que cette cohérence devra jouer à tous les niveaux, et donc pour la partie tant anatolienne que minoenne.

⁶⁶ FINKELBERG, 1990-1991, p.75 notait que « Linear A is closer to Luwian than to any other Bronze Age Anatolian language ».

⁶⁷ En ce sens, MELCHERT, 2001, p.230.

⁶⁸ Sur Çatal Höyük, voir par exemple MELLAART, 1967 et DUHOUX, 1998, pp.28-29. Je n'évoque pas ici les nombreuses cornes de taureau cultuelles trouvées (notamment) à Çatal Höyük, et leur rapprochement possible avec les « cornes de consécration » minoennes : en effet, ces dernières sont clairement un symbole ethnique minoen, mais leur signification originelle est discutée.

⁶⁹ Au Ve ou au IVe millénaire – on a toutefois pu suggérer des dates plus reculées.

À PROPOS DES INSCRIPTIONS ÉGÉENNES DÉCOUVERTES AU LEVANT

Certains résultats archéologiques et nouvelles théories remettent actuellement en question notre connaissance des toutes premières cultures de l'Antiquité à avoir développé l'usage de l'écriture. Nous sommes en effet témoins d'une « course » vers l'attestation de l'écriture la plus ancienne. La palme semble actuellement détenue par l'Égypte. Les textes prédynastiques découverts dans la nécropole royale d'Abydos, datant d'environ 3320 Av. J.-C.¹, devancent les textes proto-cunéiformes de l'époque d'Uruk tardif remontant environ aux années 3200-2700 Av. J.-C. en Mésopotamie². D'autres trouvailles concernent la culture de l'Indus : celle des textes les plus anciens de son écriture (vers 2800-2600 Av. J.-C. ou encore plus tôt)³, celle de la Chine avec des inscriptions qui sont plutôt des formes primitives d'écriture présentant des symboles qui se retrouvent plus tard dans l'écriture chinoise⁴, et celle de la région de la Mésoamérique où l'on trouve des traces d'écriture chez les Olmèques du golfe du Mexique et qui datent de c. 650 Av. J.-C.⁵. Un renversement complet du sens de l'emprunt de l'écriture entre Proche-Orient et Europe a été proposé par H. Haarmann⁶. Celui-ci considère ladite écriture du Balkan, qu'il place avant 5000 Av. J.-C., comme la première écriture et en fait dépendre celles de Mésopotamie et de l'Égée. Ainsi, le titre provocateur du chapitre « Das frühe Licht aus dem Westen, das späte Licht aus dem Osten »⁷ attire, certes, l'attention sur une région moins connue, mais peut difficilement convaincre. Il s'agit plutôt de prémices d'écriture qui n'ont pas davantage été développées. Sa théorie se rattache à la conception d'une origine « sacrale » de l'écriture, théorie

qui lui permet de remonter la datation de l'usage de l'écriture et de la dissocier aux conditions politiques et économiques⁸.

Si l'on accepte ces considérations et les théories actuelles sur l'expansion des Indo-Européens, il faut alors réviser l'étendue historique et géographique indo-européenne. Le plus étonnant est la théorie qui propose d'interpréter la couche non-sumérienne des textes les plus anciens de la Mésopotamie, l'« euphratéen », à partir de l'indo-européen. On aurait donc un témoignage qui serait antérieur d'un millier d'années au moins aux textes hittito-louvites⁹.

Un des acquis est néanmoins que le monde de la Méditerranée surtout orientale était à l'âge de Bronze une région beaucoup plus internationale qu'on l'avait admis jadis et que l'intensité de ces contacts ne débute pas à l'époque de la colonisation grecque du premier millénaire¹⁰. Les contacts étroits au Bronze Récent entre le monde égéen-grec et le monde hittito-louvite ne peuvent plus être niés. Les fouilles archéologiques ont confirmé la présence des Minoens puis des Mycéniens sur les côtes de l'Asie Mineure. Le rôle clé de la ville de Milet remonte déjà à cette époque¹¹. Le linéaire A, écriture principale des Minoens, est attesté à Milet¹², sans qu'il y ait unanimité sur une éventuelle extension vers le nord¹³.

Ainsi s'imposent quelques réflexions sur le bilinguisme des personnes ayant grandi au sein de deux cultures différentes avec toutes les conséquences que cela peut impliquer pour leur religion et leur littérature, sur l'importance des interprètes facilitant les contacts à un niveau officiel¹⁴ et sur le rôle important des scribes à même de fixer ces langues par écrit¹⁵, sans qu'on soit confronté à des usages à la fois brutaux et symboliques comme en Mésoamérique. Ces scribes de l'Amérique ancienne appartenaient à l'aristocratie, assuraient la production de textes en faveur de leur roi et promouvaient ainsi son autorité. Le sort qui pouvait les attendre comme prisonniers de guerre était de se faire briser les doigts et arracher les ongles pour les priver de leur capacité d'écrire¹⁶.

Récemment, des traces d'écritures égéennes ont été trouvées en Israël. D'autres exemples de la présence ou de l'influence de ces écritures dans des régions voisines pourraient

s'ajouter. Une troisième écriture, entre linéaire A et linéaire B, est supposée. On multiplie les tentatives de reconnaître de l'indo-européen dans ces textes écrits dans les syllabaires égéens : la langue minoenne du linéaire A serait en réalité du louvite.

Rappelons quelques éléments de chronologie¹⁷. L'écriture hiéroglyphique crétoise est attestée à partir de la période prépalatiale (Minoen Ancien III-Minoen Moyen I A, vers 2300-1900)¹⁸. C'est l'écriture dite d'Arkhanès, de la nécropole au sud-ouest de Cnossos, qui serait la plus ancienne manifestation hiéroglyphique crétoise. Il faut la distinguer de l'ensemble de ce corpus de plus de trois cents inscriptions¹⁹. Ensuite, l'écriture hiéroglyphique est attestée en Crète à l'époque des premiers palais à la fin du troisième millénaire jusqu'aux seconds palais, surtout dans les dépôts de Cnossos, Malia et Petras (MM II, époque d'attestation principale, et MM III).

Le linéaire A n'est pas simplement le successeur de l'écriture hiéroglyphique. Les deux écritures ont coexisté un certain temps sans qu'on puisse expliquer cette situation²⁰. Cette écriture apparaît à partir de MM II B (vers 1800/1700) ou même MM II A²¹ et elle s'impose au temps des seconds palais (Minoen Récent I B, vers 1600-1450).

En ce qui concerne la datation des textes en linéaire B, il est désormais établi que ceux conservés lors de la destruction des archives ne datent pas tous de la même époque²².

Après la disparition des palais, on constate une régionalisation politique qui continue les structures de la périphérie mycénienne, pas seulement sur le continent, mais aussi en Crète²³. Et quand l'influence du centre disparut, il est également possible que la langue indigène, qui n'avait sûrement pas disparu complètement, se maintint dans certaines régions. Une preuve est fournie par le petit corpus des inscriptions étéocrétoises du premier millénaire, trouvées à l'est de la Crète et écrites en alphabet grec.

À Chypre, l'utilisation d'un syllabaire égéen apparaît plus tard qu'en Crète, mais l'écriture syllabique survit aux bouleversements de l'est de la Méditerranée à la fin de l'âge de

Bronze et connaît encore une longue histoire au premier millénaire. Le chyprominoen est attesté au XVI^e s. et disparaît au XI^e s.²⁴. Les inscriptions se trouvent surtout dans les deux villes portuaires d'Enkomi et, en face, à Ougarit en Syrie. A la différence de la Crète et du continent grec, il semble pourtant qu'il existe des inscriptions à placer chronologiquement après les changements du XII^e s. au Chypriote Récent II C. Il est prouvé par l'existence du syllabaire chypriote du premier millénaire que l'écriture n'a pas été complètement perdue. Mais ce passage de l'emploi de l'écriture chyprominoenne à celui de l'écriture chypriote syllabique pour écrire le grec des réfugiés et colons à Chypre n'est pas attesté. L'utilisation de l'écriture était d'abord sûrement réduite à la fin du deuxième millénaire, mais elle n'était pas perdue. Comme l'éteoocrétois en Crète, une langue non-grecque est attestée au premier millénaire à Chypre dans les inscriptions syllabiques éteochypriotes.

Concernant les contacts de cette région de la mer Egée et de Chypre avec le monde proche-oriental et égyptien, il faut mentionner de nouveaux éléments importants. En Egypte, les fouilles d'Avaris, la capitale des Hyksos (15^e dynastie, vers 1645-1520) dans le Delta du Nil, ont fourni les preuves du rapport étroit entre la Crète des premiers palais et l'Egypte du Moyen Empire et de la Seconde Période Intermédiaire²⁵. Les salles présentant des fresques de style, de technique et de motifs minoens, postérieures à la chasse par les Egyptiens des Hyksos, ont fait penser qu'elles témoignaient d'une alliance politique, celle-ci peut-être confirmée par un mariage dynastique, par laquelle l'Egypte du Nouvel Empire (18^e dyn.) voulait s'assurer la flotte minoenne contre des nouvelles agressions²⁶. On n'a pas trouvé d'inscriptions égéennes en Egypte²⁷. On a cependant évoqué à Piramesse, à un kilomètre au nord d'Avaris, la possibilité d'une telle trace sur un ostrakon remontant à une date placée entre Ramsès II et III présentant la tête d'un cheval au dessus d'un triangle²⁸.

Pour arriver en Egypte, les Minoens passaient par la Syro-Palestine²⁹ et c'est à Tel Kabri, en Galilée, sur ce chemin Ougarit - Byblos - Tyr - Egypte qu'on a également trouvé des fresques minoennes dans le palais du gouverneur local (vers

1700)³⁰. D'autres traces minoennes se trouvent à Alalakh et à Mari³¹. La transformation des salles dans des palais canaanéens et égyptiens en salles minoennes autour de l'époque des Hyksos qui eux-mêmes devaient être d'origine syro-palestinienne n'était sûrement pas uniquement décorative mais devait avoir des causes plus profondes. En tout cas, les contacts n'étaient pas seulement entre hommes politiques et commerçants, mais il y avait aussi des artisans minoens qui se sont installés dans ces régions au moins pour un certain temps. Tout cela rend possible l'existence d'un groupe considérable de personnes bilingues.

C'est dans la région syro-palestinienne, mais plus au sud, qu'on a trouvé des traces d'inscriptions égéennes. La plus ancienne provient de Tell Haror, à l'ouest du Néguev³², et date du Bronze Moyen III (vers 1725/1675), donc de l'époque des salles minoennes mentionnées. Il s'agit d'un graffite (TEL Zb 1) qui ne porte que trois signes dont l'attribution précise à un système d'écriture crétoise n'est pas possible³³. Il s'agit probablement d'une importation de la côte sud de la Crète³⁴. La deuxième trace provient de Tel Lachish³⁵. Elle est plus récente, mais appartient également à une époque troublée : vers le début du XII^e s. (~ 20^e dynastie). L'inscription (LACH ZA 1) sur un bol de production locale rappelle le linéaire A. Une inscription d'une telle date est tout à fait surprenante, mais la direction sinistroverse de l'écriture et les signes utilisés paraissent exclure une inscription en linéaire B³⁶.

Ces deux attestations écrites de Tel Haror et de Tel Lachish sont chronologiquement séparées par plusieurs siècles, mais géographiquement elles proviennent d'une seule région, celle au sud-ouest de Jérusalem entre le centre-nord de la Mer Morte et la côte méditerranéenne.

Pourtant, en ce qui concerne l'histoire des syllabaires égéens, les éditeurs de l'inscription de Tel Lachish arrivent à des conclusions qui ne paraissent pas justifiées. En raison du lieu de trouvaille et d'un signe (LB 53 : *ri*) qui présenterait un stade transitoire entre linéaire A et linéaire B³⁷, ils postulent l'existence d'une écriture intermédiaire et évoquent le problème de l'origine du linéaire B, pour lequel il faudrait

abandonner la perspective « créto-centrique » : « it seems reasonable to infer that the place where the direct graphic predecessor of Linear B developed should be sought in areas other than Minoan Crete »³⁸.

L'argument paléographique est pourtant extrêmement faible étant donné la variété graphique plus large du linéaire A par rapport à celle du linéaire B³⁹. Il est plus raisonnable de mettre cette inscription en rapport avec les peuples de la mer. Une inscription égéenne du Levant datée même après la chute des palais mycéniens est sûrement remarquable. Mais ceci peut être justifié. L'usage de l'écriture linéaire A et de l'écriture linéaire B n'était pas le même. Celui du linéaire B était restreint à l'administration, celui du linéaire A servait également aux besoins privés. Comme les langues indigènes de Crète et de Chypre n'avaient pas disparu après la fin du Bronze Récent, il n'est pas nécessaire de penser que la connaissance de l'écriture minoenne avait disparu complètement quand l'administration de Cnossos était tenue par des Grecs mycéniens. Il existe des exemples qui montrent qu'une inscription en linéaire A peut être contemporaine du linéaire B. L'inscription la plus récente en linéaire A est celle figurant sur une statuette de Poros/Iraklion (MR III A, vers 1380-1350)⁴⁰, habitat minoen dans le port principal de Cnossos. Cette inscription date donc de l'époque où le linéaire B avait déjà remplacé le linéaire A comme écriture administrative⁴¹.

Que des traces très récentes d'écritures égéennes se trouvent au Proche-Orient ne serait donc pas si étonnant parce que c'est à cet endroit qu'un bon nombre des héritiers de cette tradition sont partis. En outre, on avait déjà proposé des influences chypo-minoennes dans des inscriptions du Proche-Orient de la même époque à Ashdod, à Deir 'Alla et à Kamid el Loz⁴². Selon une hypothèse récente, Ashdod en Palestine serait une refondation du début du XIIe siècle de la ville d'Ashdod/Enkomi à Chypre⁴³, île où l'écriture avait également survécu à la fin de l'âge de Bronze et où sa connaissance n'était également pas limitée à l'administration seule. L'inscription de Tel Lachish peut donc représenter un « texte » des peuples de la mer ou – à la différence du graffite de Tel Haror⁴⁴ qui est

importé, mais dans la ligne des trouvailles minoennes à Tel Kabri et ailleurs – une tradition graphique qui a encore survécu dans une région à l'écart, peu après la chute décisive des palais égéens⁴⁵.

A Ekron (Tel Miqne), une des cinq villes capitales des Philistins, a été trouvée une dédicace philistine du VIIe siècle⁴⁶. Elle porte le texte « 'kyš (= Achish), fils de Padi⁴⁷... gouverneur d'Ekron, pour *ptg(?)yh*, sa maîtresse. Qu'elle bénisse...son pays ». Le premier anthroponyme n'est pas sémitique et a été identifié avec le nom grec *Akhaiós* « Achéen », donc une épithète indiquant l'appartenance ethnique qui serait devenue nom propre⁴⁸. Ce nom grec dans la généalogie des gouverneurs d'Ekron doit témoigner d'une tradition qui est plus ancienne que le VIIe siècle⁴⁹ comme l'indiquent l'écriture et la langue de l'inscription ainsi que des attestations plus anciennes du même nom⁵⁰. Le théonyme est inconnu et probablement non-sémitique. De plus, des noms non-sémitiques qui finissent par la lettre *shin* ne sont pas sans parallèle à cette époque. On connaît déjà ceux d'immigrés (indo-européens ?) à Tell Jemmeh (VIIe siècle)⁵¹. Dans ces ostraka alphabétiques, deux noms féminins à désinence *-yh*, *qsryh* et *brsyh*, fournissent aussi des parallèles pour le nom de la déesse *ptgyh* et pourraient eux-mêmes représenter des noms de divinités féminines⁵².

A la fin du Bronze Récent il y a eu une migration en Méditerranée orientale vers l'est. Parmi ces migrants, il y avait surtout des Grecs, mais aussi des Minoens et autres. Le nom de ces Grecs, *Akhaioi*, se trouve également transporté vers l'est. Les dialectes pamphylien et chypriote marquent la limite orientale où les Grecs ont pu s'imposer. S'il y a une trace du royaume d'Ahhilyawa⁵³, nom qui serait également en rapport avec le toponyme *Hiyawa* dans une bilingue de la Cilicie du VIIIe siècle⁵⁴, on aurait un autre témoignage précieux de ce mouvement. La dénomination de la côte nord de Chypre en face comme *Akhaïōn aktē*, « côte des Achéens », se comprendrait encore mieux. Au-delà de ces régions, les migrants peuvent avoir laissé des traces de leur écriture – comme peut-être à Tel Lachish – et avoir gardé encore plus

longtemps le mémoire de leur héritage – comme à Ekron – avant d'avoir finalement été assimilés.

En ce qui concerne la langue des inscriptions en linéaire A, Finkelberg est tenté par l'explication d'un rapprochement avec des langues louvites⁵⁵ sans pourtant aboutir à un résultat séduisant⁵⁶. Ainsi, le problème de l'expansion des Indo-Européens réapparaît. Cette idée est influencée par les théories de C. Renfrew⁵⁷ et de T. V. Gamkrelidze et V. V. Ivanov⁵⁸ sur l'origine géographique des Indo-Européens et la route de leurs migrations qui permettent de dater leur présence en Asie Mineure à une époque très haute⁵⁹. Selon eux, les Indo-Européens auraient émigrés de l'Anatolie, et n'y auraient donc pas immigrés. Même les hommes néolithiques de Çatal Höyük des neuvième et huitième millénaires Av. J.-C. ont été présentés comme Indo-Européens⁶⁰. Tout cela est extrêmement spéculatif⁶¹. Sans vouloir nier qu'il y ait des populations provenant d'Asie Mineure qui se sont installées en Crète (ainsi qu'à Chypre)⁶², il n'est pas du tout prouvé que la majorité de la population crétoise soit louvite et que le sud et l'ouest de l'Asie Mineure aient été louvites à une époque suffisamment ancienne pour rendre une telle migration possible⁶³.

En conclusion, le problème d'une éventuelle attribution du linéaire A à une langue connue n'est pas résolu et la modification concernant l'histoire des écritures égéennes n'est pas nécessaire.

Markus EGETMEYER
Université de Toulouse-le Mirail

¹ Cf. DREYER, G. et alii, *Umm El-Qaab I, Das prädynastische Königsgrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse*, Mayence, 1998, notamment pp.17-18 pour la datation et « Zur Entwicklung der Schrift », pp.181-182 ; BREYER, F.A.K., « Die Schriftzeugnisse des prädynastischen Königsgrabes U-j in

Umm-el-Qaab : Versuch einer Neuinterpretation », *Journal of Egyptian Archaeology* 88, 2002, pp.53-65 (plus prudent dans l'interprétation des textes) et KAHL, J., « Hieroglyphic Writing during the Fourth Millenium BC : an Analysis of Systems », *ArchéoNil* 11, 2001 (2002), pp.101-134.

Abréviations : FINKELBERG, M., UCHITEL, A., USSISHKIN, D., 1996 : « A Linear A Inscription from Tel Lachish (LACH ZA 1) », *Tel Aviv* 23, 1996, pp.195-207 ; FINKELBERG, 1998 : FINKELBERG, « Bronze Age Writing : Contacts between East and West », in *The Aegean and the Orient in the Second Millenium* (Colloque Cincinnati 1997), Liège & Austin, 1998, pp.265-272 ; Meletemata : *Meletemata. Studies in Aegaeon Archaeology presented to Malcolm H. Wiener as he enters his 65th year*, 2 vol., eds. Ph. P. Betancourt et alii, Liège & Austin, 1999 ; SASSON 1998 : SASSON, V., « The Inscription of Achish, Governor of Eqrn, and Philistine Dialect, Cult and Culture », *Ugarit-Forschungen* 29, 1997 (1998), pp.627-639.

² Cf. ENGLUND, R. K., « Prehistoric Writing » et « The Nature of Proto-Cuneiform and the Sumerian Question », dans J. Bauer, R. K. Englund, M. Krebern timer, *Mesopotamien. Späturuk-Zeit und Frühdynastische Zeit. Annäherungen 1*, eds. P. Attinger et M. Wäfler, Fribourg-Göttingen, 1998, pp.42-55 et pp.56-81.

³ Cf. le rapport de L. WEISSTUCH à propos d'une communication de R. Meadow, du fouilleur des nouvelles inscriptions, *Harvard University Gazette*, 1-5-2003.

⁴ Cf. XUEQIN LI et alii, « The Earliest Writing ? Sign Use in the Seventh Millenium BC at Jiahu, Henan Province, China », *Antiquity* 77/295, 2003, pp.31-44 (carte p.32).

⁵ Cf. POHL, M. E. D., POPE, K. O., VON NAGY, Chr., « Olmec Origins of Mesopotamic Writing », *Science* 298/6/12, 2002, pp.1984-1987 avec les réserves exprimées dans un bref rapport dans *Mexicon* 25, 2003, p.10.

⁶ Cf. HAARMANN, H., « Hieroglyphen- und Linearschriften : Anmerkungen zu alteuropäischen Schriftkonvergenzen », *Kadmos* 28, 1989, pp.1-6, le chapitre « The Cretan Legacy in the East : Writing Systems in the Multilingual Society of Ancient Cyprus » dans *idem, Early Civilization and Literacy in Europe. An Inquiry into Cultural Continuity in the Mediterranean World*, Berlin & New York, 1996, pp.109-116 et en dernier lieu *idem, Geschichte der Sintflut. Auf den Spuren der frühen Zivilisation*, Munich 2003 (*non uidi*). Une bonne critique se trouve chez HOOKER, J. T. †, « Early Balkan 'Scripts' and the Ancestry of Linear A », *Kadmos* 31, 1992, pp.97-

112. Ne cachons pas que Haarmann va peut-être interpréter en sa faveur l'article d'A. FOL et R. SCHMITT, « A Linear A Text on a Clay Reel from Drama, South East Bulgaria ? », *Prähistorische Zeitschrift* 75, 2000, pp.56-62 (qui ne s'expriment pas sur le sujet).

⁷ *Universalgeschichte der Schrift*, Francfort sur le Mein 1990, p.69.

⁸ Pour un cadre théorique différent et plus convaincant, cf. POSTGATE, N., WANG, T., WILKINSON, T., « The Evidence for Early Writing : Utilitarian or Ceremonial ? », *Antiquity* 69, 1995, pp.459-480.

⁹ Cf. WHITTAKER, G., « Traces of an Early Indo-European Language in Southern Mesopotamia », *Göttinger Beiträge zur Sprachwissenschaft* 1, 1998, pp.111-147 et la critique de RUBIO, G., « On the alleged 'pre-Sumerian Substratum' », *Journal of Cuneiform Studies* 51, 1999, pp.1-16, notamment pp.6-8. En fait, la récente présentation de G. WHITTAKER, « The Dawn of Writing and Phoneticism », dans *Hieroglyphen, Alphabete, Schriftreformen*, éd. D. Borchers et alii, Göttingen, 2001, pp.11-50, n'inspire pas la confiance : cf. p.40 pour un exemple de texte, et p.38 avec des spéculations sur la préposition *ana*. Celles-ci sont d'ailleurs amusantes parce qu'il avait déjà été proposé – de façon pas plus convaincante – que le grec *aná* soit un emprunt à une langue sémitique. Maintenant le sémitique aurait lui-même emprunté à l'indo-européen. Signalons que pour PERRUZI, E., « Indoeuropei a Harappa », *La Parola del Passato* 57, 2002, pp.403-466, la langue de la civilisation de l'Indus est aussi indo-européenne. »

¹⁰ Cf. les vues d'ensemble des philologues classiques BURKERT, W., *The Orientalizing Revolution : Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*, Cambridge (Mass.), 1992, et WEST, M. L., *The East Face of Helikon. West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Oxford, 1997.

¹¹ Cf. NIEMEIER, W.-D., « Milet 1994-1995. Projekt 'Minoisch-mykenisches bis protogeometrisches Milet'. Zielsetzung und Grabungen auf dem Stadionhügel und am Athenatempel », *Archäologischer Anzeiger*, 1997, pp.189-248.

¹² Cf. NIEMEIER, W.-D., « A Linear A Inscription from Miletus (MIL Zb1) », *Kadmos* 35, 1996, pp.87-99 ; *idem*, « The Minoans of Miletus », dans *Meletemata* 1999, vol. 2, pp.543-554, notamment p.553 (« two more fragments of Linear A inscriptions ») et *idem*, « Mycenaean and Hittites in War in Western Asia Minor », dans *Polemos. Le contexte guerrier en Égée à l'âge du Bronze* (Colloque Liège 1998), éd. R. Laffineur, Liège & Austin,

1999, vol. 1, pp.141-155, notamment p.148, n.71 (« Fragments of two more Linear A inscriptions and a marble disk balance weight marked with six small circles and fitting into the Minoan weight system »). Du côté hittito-louvite, HAWKINS, J. D., « Scripts and Texts », dans *The Luwians*, éd. H. C. Melchert, Leyde, 2003, pp.128-169, évoque dans ses réflexions sur l'origine des hiéroglyphes luvites la possibilité d'une inspiration égéenne à travers Milet (pp.166-169).

¹³ Pour des attestations à Troie, cf. GODART, L., « La scrittura di Troia », *Atti della Accademia dei Lincei, Rendiconti*, serie 9, vol. 5, 1994, pp.457-460 et *idem*, « Les écritures crétoises et le bassin méditerranéen », *CRAI*, 1994, (1995), pp.707-730, notamment p.714, n.15 et p.719 ; et pour l'île de Samothrace, cf. MATSAS, D., « Samothrace and the Northeastern Aegean : the Minoan Connection », *Studia Troica* 1, 1991, pp.159-179. Les deux sont contestées par OLIVIER, J.-P., « Rapport 1991-1995 sur les textes en écriture hiéroglyphique crétoise, en linéaire A et en linéaire B », dans *Florent Studia Mycenaean* (10^e Colloque mycénologique, Salzbourg 1995), éd. S. Deger-Jalkotzy, S. Hiller et O. Panagl, Vienne, 1999, vol. 2, pp.430-431. Du côté hittito-louvite, KORFMANN, M., « Troia - Ausgrabungen 1995 », *Studia Troica* 6 (1996), pp.1-65, interprète sans équivoque le sceau avec inscription en écriture hiéroglyphique luvite comme un texte de l'endroit (notamment pp.27-33), mais il peut néanmoins s'agir d'un objet voyageur : cf. SEEHER, J., « Die Ausgrabungen in Bogazköy-Hattusa 1997 », *Archäologischer Anzeiger*, 1998, pp.215-241, notamment p.234.

¹⁴ Cf. STARKE, F., « Zur Herkunft von akkad. *ta/urgumannu(m)* 'Dolmetscher' », *Die Welt des Orients* 24 (1993), pp.20-38 (emprunt au luvite) et VITTMANN, G., « Ägyptisch-Karisches », *Kadmos* 40, 2000, pp.39-59, spéc. pp.50-52 (attestation du mot pour l'interprète dans une bilingue égypto-carienne).

¹⁵ Cf. BRYCE, T. R., « Anatolian Scribes in Mycenaean Greece », *Historia* 48, 1999, pp.257-264 qui admet la présence de scribes anatoliens dans les palais mycéniens.

¹⁶ Cf. CLOSS, M. P., « I Am a kahal, My Parents Were Scribes », *Research Reports on Ancient Maya Writing* (Washington) 39, 1992, pp.7-22 (à propos d'une inscription sur une coupe de Tikal) et JOHNSTON, K. J., « Broken fingers : Classic Maya Scribe Capture and Polity Consolidation », *Antiquity* 75, 2001, pp.373-381.

¹⁷ Cf. SCHÄFER, J., *Die Archäologie der altägäischen Hochkulturen*, Heidelberg, 1998, p.86 (tableau) ; REHAK, P., YOUNGER, J. C., « Review of Aegean Prehistory VII : Neopalatial, Final Palatial, and Postpalatial Crete », *AJA* 102 (1998), pp.91-173 (tableau p.99) ; WARBURTON, D., « Synchronizing the Chronology of Bronze Age Western Asia with Egypt », *Akkadica* 119-120, 2000, p.71 (tableau).

¹⁸ Cf. le *Corpus Hieroglyphicarum Inscriptionum Cretae*, éd. J.-P. Olivier et L. Godart, Paris, 1996. Des légères différences de datation se trouvent chez J. G. YOUNGER, « The Cretan Hieroglyphic Script : A Review Article », *Minos* 31-32, 1996-1997 (1998), pp.379-400, notamment p.381, n.6 (à partir de MM I).

¹⁹ Sept textes et sept autres d'attribution incertaine, cf. *op. cit.*, 18, n. 59. Le statut de cette écriture d'Arkhanès est discuté : système précurseur commun de l'écriture hiéroglyphique ainsi que du linéaire A, cf. OWENS, G. A., « The Common Origin of Cretan Hieroglyphs and Linear A », *Kadmos* 35, 1996, pp.105-110 ; ou plutôt représentant du linéaire A qui serait ainsi l'écriture crétoise la plus ancienne, cf. GODART, L., « L'écriture d'Arkhanès : hiéroglyphique ou linéaire A ? », dans *Meletemata* 1999, vol. 2, pp.299-302.

²⁰ Cf. OLIVIER, J.-P., « Les écritures crétoises : sept points à considérer », dans *Atti e Memorie del secondo congresso internazionale di Micenologia* (colloque Rome et Naples 1991), éd. E. de Miro, L. Godart et A. Sacconi, Rome, 1996, vol. 1, pp.101-113, notamment p.108.

²¹ Ainsi Younger 1998 (*loc.cit.*, n. 18), p.381, n.7.

²² Pour Cnossos, cf. DRIESSEN, J., « Combien de destructions à Cnossos ? », dans *La Crète mycénienne* (Colloque Athènes 1991), éd. J. Driessen et A. Farnoux, Athènes, 1998, pp.113-134, notamment p.134, n.56 (trois à cinq destructions entre MR II et MR III) et FIRTH, R. J., « A Review of the Findplaces of the Linear B Tablets from the Palace of Knossos », *Minos* 35-36, 2000-2001 (2002), pp.63-290, notamment pp.187-189 et p.261 (en faveur de Driessen) ; pour La Canée, à l'ouest de la Crète, cf. PALAIMA, T., « Ten Reasons why KH 115 ≠ KN 115 », *Minos* 27-28, 1992-1993 (1995), pp.261-281, et pour l'ensemble des inscriptions GODART, L., « Les écritures crétoises et le bassin méditerranéen », *CRAI* 1994 (1995), pp.707-730 et REHAK & YOUNGER 1998 (*loc.cit.*, n. 17), « Writing and Administration », pp.159-162.

²³ Ainsi s'exprime clairement LA ROSA, V., c.-r. de M. Tsipopoulou et L. Vagnetti, *Achladias... Creta Orientale...*, Rome, 1995, *Parola del Passato* 52, 1996, pp.230-238 ; cf. aussi SCHLAGER, N., *et alii*, « Minoische bis rezente Ruinen im fernen Osten Kretas. Dokumentation 1996 », *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien* 66, 1997, Beiblatt, col.2-83.

²⁴ Pour un réexamen de l'ensemble du corpus chyprominoen, cf. PALAIMA, T., « Cypro-Minoan Scripts : Problems of Historical Context », dans *Problems in decipherment*, éd. Y. Duhoux, T. G. Palaima et J. Bennet, Louvain-la-Neuve, 1989, pp.121-187.

²⁵ Cf. la brève monographie du directeur de ces fouilles, BIETAK, M., *Avaris. The Capital of the Hyksos*, London, 1996 ; *idem*, « Le début de la XVIII^e dynastie et les Minoens à Avaris », *Bulletin de la société française d'égyptologie* 135, 1996, pp.5-29 ; *idem*, « Rich Beyond the Dreams of Avaris : Tell el-Dab'a and the Aegean World - A Guide for the Perplexed : A Response to Eric H. Cline », *Annual of the British School of Athens* 93, 1998, pp.199-205 ; VERCOUTTER, J., « Egyptiens et Préhellènes. Nouveaux points de vue », *Revue d'égyptologie* 48, 1997, pp.219-226 ; réexamen de cette époque par RYHOLT, K. S. B., *The Political Situation in Egypt during the Second Intermediate Period c. 1800-1550 B.C.*, Copenhagen, 1997 ; pour les noms des pharaons de cette époque, cf. SCHNEIDER, T., *Ausländer in Ägypten während des Mittleren Reiches und der Hyksoszeit, Teil 1 : Die ausländischen Könige*, Wiesbaden, 1998 (d'origine syro-palestinienne).

²⁶ Ceci est l'hypothèse de M. BIETAK, et W. GAUER, « Die Aegaeis, Hellas, und die Barbaren », *Saeculum* 49, 1998, pp.22-60 approuve cette idée (cf. p.29, n.10), en soulignant dans son article très engagé la continuité des contacts étroits entre Minoens, Grecs mycéniens et Grecs postmycéniens, et le Proche-Orient.

²⁷ Les textes étudiés par L. BONGRANI-FANFONI, « Quattro epigrafi cretesi (?) dalla valle dei re (tomba di Amenofi II) », *Incontri Linguistici* 20, 1997 (1998), pp.221-228 (avec un postscriptum de F. CREVATIN, pp.226-227), ne sont probablement pas minoens. Pour les témoignages dans les textes égyptiens (anthroponymes, toponymes et incantations magiques contre des maladies), cf. KYRIAKIDIS, E., « Indications on the Nature of the Language of the Keftiw from Egyptian Sources », *Ägypten und Levante* 12, 2002, pp.211-219.

²⁸ Cf. PUSCH, B. E., « Vorbericht über die Abschlusskampagne am Grabungsplatz Q IV 1997 », *Ägypten und Levante* 9, 1999, pp.17-37, notamment pp.25-26 (datation), « Ostrakon mit Linear B-Zeichen ? » (selon G. Neumann), p.29, et le dessin, p.30, fig.3.

²⁹ Cf. ABD EL-MAKSoud, M., *Enquête archéologique sur la deuxième période intermédiaire et le nouvel empire à l'extrémité orientale du Delta*, Paris, 1998 (à propos de Tell Heboua, proche de l'embouchure de la branche péluasique : « centre stratégique et sans doute commercial d'où partent et où arrivent navires, caravanes et troupes », p.7) ; OREN, E. D., « Die Landbrücke zwischen Asien und Afrika. Archäologie des Nordsinai bis zur klassischen Periode », dans *Sinai. Pharaonen, Bergleute, Pilger und Soldaten*, éd. B. Rothenberg, Bern, 1979, pp.181-192 ; pour l'époque suivante, BIETAK, M., « Der Aufenthalt 'Israels' in Ägypten und der Zeitpunkt der 'Landnahme' aus heutiger archäologischer Sicht », *Ägypten und Levante* 10, 2000, pp.179-186, préfère une datation à la 20^e dynastie, XII^e-début XI^e s., et cf. p.186 à propos du « chemin des Philistins » d'Égypte à leur Pentapolis.

³⁰ Cf. NIEMEIER, W.-D., « Tel Kabri : Aegean Fresco Paintings in a Canaanite Palace », dans *Recent Excavations in Israel : A View to the West*, éd. S. Gitin, Dubuque (Iowa), 1995, pp.1-15.

³¹ Cf. NIEMEIER 1995 (*loc.cit.*, n. 30), p.12 et p.16, et pour Mari aussi BONNET, C., « L'interprète des Crétois » (phén. mls. [h]krsym), *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* 36, 1995, pp.113-123 (à propos du chemin de Mari aux Phéniciens de Kition à Chypre en passant par Ougarit, témoignages du IV^e et du XVIII^e s.). Peut-être une épée de bronze de Mari avec une écriture qui montrerait l'influence égéenne est à ajouter ici, cf. BAURAIN, C., *Chypre au Bronze Récent*, Paris, 1984, p.154, avec n.350.

³² Cf. OREN, E. D., « Haror, Tel », dans E. Stern, *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Jerusalem, 1993, vol. 2, pp.580-584 : « on the main road from Gaza to the Beersheba », au Bronze Moyen II « one of the largest sites in southern Canaan » (p.580).

³³ Publication par OREN, E., OLIVIER, J. P., *et alii*, « A Minoan Graffito from Tell Haror (Negev, Israel) », *Cretan Studies* 5, 1996, pp.91-118.

³⁴ Cf. DAY, P. M., *et alii*, « Petrographic Analysis of the Tel Haror Inscribed Sherd : Seeking Provenance within Crete », dans *Meletemata* 1999, vol. 1, pp.193-195.

³⁵ Cf. USSISHKIN, D., « Lachish », dans E. Stern, *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Jerusalem, 1993, vol. 3, pp.897-911 : « reached its zenith toward the end of the late Bronze Age ; it may have been the largest city in Canaan after Hazor was destroyed in the thirteenth century BCE » (p.899).

³⁶ Publication par FINKELBERG *et alii* 1996.

³⁷ Cf. FINKELBERG *et alii* 1996, pp.199-202.

³⁸ FINKELBERG *et alii* 1996, p.205, cf. aussi p.204 : « additional script out of which Linear B directly developed » et FINKELBERG 1998, p.267 et p.269. Curieusement, une tendance inverse à interpréter les rapports des écritures et concernant l'invention de l'alphabet grec, se trouve chez DOUMAS, Chr. G., « Aegeans in the Levant », dans *Mediterranean Peoples in Transition. Thirteenth to Early Tenth Century BCE*, éd. S. Gitin, A. Mazar et E. Stern, Jerusalem, 1998, pp.132-135.

³⁹ Cf. les remarques de BENNETT, E. L., dans FINKELBERG 1998, p.272 et PALAIMA, T., « The development of the Mycenaean Writing System », dans *Texts, Tablets and Scribes. Studies in Mycenaean Epigraphy and Economy Offered to E. L. Bennett, Jr*, éd. J.-P. Olivier et T. Palaima, Salamanca, 1988, pp.269-342 : « It is virtually impossible, given the variety of factors involved in producing inscriptions of these types, to draw chronological conclusions from their character shapes. Nor must one imagine a separate script in existence, whether Linear B or proto-Linear B, to explain the slightly fancier forms found in such texts » (p.319). L'argumentation de FINKELBERG 1998, pp.268-269 à propos d'un parallèle paléographique (signe A 708) est contredite par MICHAELIDOU, A., « Indications of Literacy in Bronze Age Thera », *Minos* 35-36, 2000-2001, 2002, pp.15-16.

⁴⁰ Publication de DIMOPOULOU, N., OLIVIER, J.-P., RETHEMIOTAKIS, G., « Une statuette en argile avec inscription en linéaire A de Poros/Irakliou », *Bulletin de correspondance hellénique* 117, 1993, pp.501-521. Les éditeurs remarquent qu'il s'agit d'un document privé et « si l'on n'écrivait sans doute plus de pièces d'archives en linéaire A depuis la fin du MR IB, l'écriture avait cependant survécu à sa disparition dans les documents officiels » (p.515). Pour d'autres exemples très récents, cf. SCHOEP, I., « A Note on the Inscribed Material of the 1994 Excavations » dans J. A. Mac Gillivray *et alii*, « Excavations at Palaikastro, 1994 and 1996 », *Annual of the British School at Athens* 93, 1998, pp.264-268 (à propos de Zb 24 daté de LM II-III) ; pour une inscription de Tirynthe dans un contexte du Héliadique Récent III B 2, cf.

OLIVIER, J.-P., *Rapport sur les textes en hiéroglyphique crétois, en linéaire A et en linéaire B*, dans *Mykenaiika* (9^e Colloque mycénologique, Athènes 1990), éd. *idem*, Paris, 1992, p.447. Chez VANDENABEELE, F., « La chronologie des documents en linéaire A », *Bulletin de correspondance hellénique* 109 (1985), pp.3-20 l'inscription la plus récente, KN Zb 40, appartenait seulement au MR II (p.18).

⁴¹ Cf. l'hypothèse historique de DRIESSEN, J., et SCHOEP, I., « The Stylus and the Sword. The Role of Scribes and Warriors in the Conquest of Crete », dans *Polemos. Le contexte guerrier en Égée à l'âge du Bronze* (Colloque Liège 1998), éd. R. Laffineur, Liège & Austin, 1999, vol. 2, pp.389-401 : « We therefore propose to see the creation of Linear B Greek as a deliberate and political move : the use of a new language would have helped to create a new power basis for a small elite and the primary goal of all these transformations would have been to restrict administration and literacy to a well-defined circle of people, which could be controlled » (p.392).

⁴² Pour Ashdod, cf. BUCHHOLZ, H.-G., *Ugarit, Zypern und Ägäis. Kulturbeziehungen im zweiten Jahrtausend v. Chr.*, Münster, 1999, p.713 ; pour Deir 'Alla, cf. MASSON, E., « Un nouvel examen des tablettes de Deir 'Alla (Jordanie) », *Minos* 15, 1976, pp.7-33, notamment pp.18-19 et 25-28, et BAURAIN, C., *Chypre et la Méditerranée orientale au Bronze récent. Synthèse historique*, Paris, 1984, pp.342-345 (mais son hypothèse d'une écriture linéaire inconnue provenant du nord-ouest de l'Anatolie qui repose sur le chyprominoen 2, dénomination dépassée aujourd'hui, devrait être à écarter) ; pour Kamid el-Loz, cf. MASSON, E., « Tessons gravés ou ostraca de Kamid el-Loz : simples marques ou vestiges d'une écriture ? », dans *o-o-pe-ro-si. Festschrift für Ernst Risch zum 75. Geburtstag*, éd. A. Etter, Berlin & New York, 1986, pp.718-724, notamment p.719, Nr.1. D'autres traces pourraient être attestées, cf. FRANKLIN, N., « Masons' Marks from the Ninth Century BCE Northern Kingdom of Israel. Evidence of the Nascent Carian Alphabet ? », *Kadmos* 40, 2001 (2002), pp.107-116 ; BENZI, M., « Anatolia and the Eastern Aegean at the Time of the Trojan War », dans *Omero tre mila anni dopo* (Colloque Gênes 2000), éd. F. Montanari, Rome, 2002, p.369, n.110 (à propos d'une inscription d'Iasos de datation et attribution incertaines et qui sera publiée par I. Morabito) ; également ZAVADIL, M., et EGETMEYER, M., article proposé à *Kadmos* (à propos d'un graffiti d'attribution incertaine).

⁴³ Cf. NA'AMAN, N., « The Network of Canaanite Late Bronze Age Kingdoms and the City of Ashdod », *Ugarit-Forschungen* 29, 1997 (1998), pp.599-626, notamment pp.609-611.

⁴⁴ RENDSBURG, G. A., « On the Potential Significance of the Linear A Inscriptions Recently Excavated in Israel », *Aula Orientalis* 16, 1998, pp.289-291, attribue les deux inscriptions de Tel Haror et de Tell Lachish à deux vagues égéennes différentes d'immigrés.

⁴⁵ BUCHHOLZ, H.-G., *Ugarit, Zypern und Ägäis. Kulturbeziehungen im zweiten Jahrtausend v. Chr.*, Münster, 1999, parle d'une « 'Atomisierung' ordnender Gewalt, ihre Aufteilung auf viele konkurrierende Lokalkräfte » (p.715). Pour la présence des Grecs dans la région, cf. WALDBAUM, J. C., « Greeks in the East or Greeks and the East ? Problems in the Definition and Recognition of Presence », *Bulletin of the American Society of Oriental Research* 305, 1997, pp.1-17 ; NIEMEIER, W.-D., « Archaic Greeks in the Orient : Textual and Archaeological Evidence », *ibidem* 322, 2001, pp.11-32 ; ROLLINGER, R., KORENJAK, M., « Addikritušu : Ein namentlich genannter Grieche aus der Zeit Asarhaddons (680-669 v. Chr.). Überlegungen zu ABL 140 », *Altorientalische Forschungen* 28, 2001, pp.325-337.

⁴⁶ Publication par GITIN, S., DOTHAN, T., NAVEH, J., « A Royal Dedicatory Inscription from Ekron », *IEJ* 47 (1997), pp.1-16 (cf. le résumé de WELTEN, P., dans *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* 111, 1999, pp.432-433). Pour la discussion de cette inscription, cf. WOLFF, S. R., « Archaeology in Israel », *AJA* 102, 1998, pp.782-785 ; SASSON 1998 et LEHMANN, R. G., « Studien zur Formgeschichte der 'Ekron-Inschrift' des 'KYS und den phönizischen Dedikationstexten aus Byblos », *Ugarit-Forschungen* 31, 1999 (2000), pp.255-306.

⁴⁷ Une nouvelle dédicace « pour Baal et Padi » à été trouvée dans le même complexe, cf. GITIN, S., COGAN, M., « A New Type of Dedicatory Inscription from Ekron », *IEJ* 49, 1999, pp.193-202 ; GITIN, S., DOTHAN, T., NAVEH, J., « Ekron Identity Confirmed », *Archaeology* 51/1, 1998, pp.30-31.

⁴⁸ Cf. en faveur d'*Akhaios*, NAVEH, J., « Achish-Ikausu in the Light of the Ekron Dedication », *Bulletin of the American Society of Oriental Research* 310, 1998, pp.35-37. Pour lui le choix du nom est signe d'un « national awakening, some search for the non-Semitic roots » (p.36).

⁴⁹ Cf. SASSON 1998, p.632 : « symbolic relic to which the Philistine elite – in particular – clung, thus betraying some attachment to their Aegean origin or

identity-background », et p.635 : « evidence of harking back to Aegean worship practice and to ancestral roots » ; ainsi que DOTHAN, T., « Bronze and Iron Objects with Cultic Connotations from Philistine Temple Building 350 at Ekron », *IEJ* 52, 2002, p.1-27 : « strong connection of the peoples who settled at Ekron with Cyprus and the Aegean » (p.22) et « strong link to Aegean iconography attested in these finds » (p.23).

⁵⁰ Cf. dans la Bible 1 Sam. 21.11 (ss.) : « David se leva et s'enfuit ce jour-là loin de Saül et il arriva chez Akish, roi de Gath ». Ce passage sur le roi David qui vivait pour un certain temps chez les Philistins est à placer au XIe/Xe siècle, cf. LEHMANN 2000 (*loc.cit.*, n. 46), pp.256-257 et KREUZER, S., « 'War Saul auch unter den Philistern ?' Die Anfänge des Königtums in Israel », *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* 113, 2001, pp.56-73. SASSON 1998, p.632 fait allusion à une attestation du même nom en Egypte au XVIe siècle.

⁵¹ Cf. NAVEH, J., « Writing and Scripts in Seventh Century B.C.E. Philistia : The New Evidence from Tell Jemmeh », *IEJ* 35, 1985, pp.8-21 et KEMPINSKI, A., « Some Philistine Names from the Kingdom of Gaza », *IEJ* 37, 1987, pp.20-24.

⁵² Ainsi SASSON 1998, p.633. La lecture du troisième signe de *ptgyh* est discutée. Mais la lecture des premiers éditeurs est aussi approuvée par Chr. SCHÄFER-LICHTENBERGER, « The Goddess of Ekron and the Religious-Cultural Background of the Philistines », *IEJ* 50, 2000, pp.82-91, qui propose une interprétation comme « pytogayah », ce qui – avec une explication linguistique pourtant très vague – représenterait *Pythô* et *Gaia* de Delphes, témoignage d'une tradition ancienne pour une « goddess who accompanied the emigrants » (p.91).

⁵³ Pour sa localisation, cf. MOUNTJOY, P. A., « The East Aegean-West Anatolian Interface in the Late Bronze Age : Mycenaean and the Kingdom of Ahhiyawa », *Anatolian Studies* 48, 1998, pp.33-67 et NIEMEIER, W.-D., « The Mycenaean in Western Anatolia and the Problem of the Origins of the Sea Peoples », dans *Mediterranean Peoples in Transition. Thirteenth to Early Tenth Century BCE*, eds. S. Gitin, A. Mazar et E. Stern, Jerusalem, 1998, pp.17-65.

⁵⁴ Publication du texte par TEKÖĞLU, R., LEMAIRE, A., « La bilingue royale louvito-phénicienne de Çineköy », *CRAI*, 2000 (2001), pp.961-1006. Pour l'Ahhiyawa, cf. pp.981-984 et p.1006.

⁵⁵ Cf. FINKELBERG *et alii* 1996, p.203, n.3 et déjà FINKELBERG, M., « Minoan Inscriptions on Libation Vessels », *Minos* 25-26, 1990-1991 (1993), pp.43-85 et aussi UCHITEL, A., « Records of Conscription, Taxation and monthly Rations in Linear A Archives », *Minos* 29-30, 1994-1995 (1997), pp.77-86. Cette hypothèse n'est pas nouvelle et elle paraît aussi séduire GODART, L., « Littérature mycénienne et épopée homérique », *CRAI*, 2001 (2002), p.1564 avec n.6. Pour OWENS, G., « The Structure of the Minoan Language », *JIES* 27, 1999, pp.237-253 et *idem*, « Pre-Hellenic Language(s) of Crete : Debate and Discussion », *JIES* 28, 2000, pp.15-55, le minoen est également une langue indo-européenne, mais cf. le refus justifié de son argumentation par NEGRI, M., « Minima Minoica », *Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente antico* 18, 2001, pp.99-104, notamment pp.103-104.

⁵⁶ Cf. DUHOUX, Y., c.-r. de *Greater Anatolia and the Indo-Hittite Language Family*, éd. R. Drews, dans *AJA* 107, 2003, pp.116-117. Voir également l'étude de DUHOUX, Y., dans ce volume.

⁵⁷ RENFREW, C., « Who were the Minoans ? Towards a Population History of Crete », *Cretan Studies* 5, 1996, p.10 : « ... it is possible...that the principal language of Crete as spoken in Early and Middle Minoan times was descended from that of the island's first inhabitants following the initial colonisation episodes ».

⁵⁸ GAMKRELIDZE, T. V., IVANOV, V. V., « The Migrations of the Indo-European-speaking Tribes from their Near Eastern Homeland to their Historical Territories in Eurasia », dans *Indo-European and the Indo-Europeans*, Berlin & New York, 1995, vol. 1, pp.791-852.

⁵⁹ Cette hypothèse est aussi discutée chez DREWS, R., « PIE Speakers and PA Speakers », *JIES* 25, 1997, pp.153-177, notamment p.164 (présence des Indo-Européens en Asie Mineure aux Ve/IVe millénaires).

⁶⁰ Ainsi DUHOUX, Y., « Pre-Hellenic Language(s) of Crete », *JIES* 26, 1998, pp.1-39, notamment pp.28-33.

⁶¹ Contre GAMKRELIDZE-IVANOV et RENFREW, cf. HÄUSLER, A., « Zum Ursprung der Indogermanen. Archäologische, anthropologische und sprachwissenschaftliche Gesichtspunkte », *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift* 39 (1998), pp.1-46.

⁶² Cf. HOOD, S., « Settlers in Crete c. 3000 B.C. », *Cretan Studies* 2, 1990, pp.151-158 ; WEBB, J. M., FRANKEL, D., « Characterizing the Philia

Facies : Material Culture, Chronology, and the Origin of the Bronze Age in Cyprus », *AJA* 103, 1999, pp.3-43, notamment pp.37-42.

⁶³ Pour une présentation claire et prudente, cf. MELCHERT, H. C., « Prehistory », dans *The Luwians*, éd. *idem*, Leyde, 2003, pp.8-26 (contre RENFREW et pour une immigration du nord-ouest vers 3000 Av. J.-C.).

CONSIDERAZIONI SULLO SPOSTAMENTO DEL CENTRO DEL POTERE NEL PERIODO DELLA FORMAZIONE DELLO STATO HITTITA

Solo due o tre generazioni separano la fine del periodo Ib di Kaniš dall'inizio del regno di Labarna (II)/Hattušili I¹. In questo lasso di tempo, per il quale abbiamo solo testimonianze successive, nelle quali il ricordo storico si unisce ad aspetti mitici, in una ricostruzione influenzata da finalità politiche, il centro del potere si spostò apparentemente dalla grande metropoli cappadocia, sede del centro organizzativo del commercio paleoassiro e luogo d'origine di quella « lingua franca » che noi chiamiamo hittita, alla periferica Hattuša, legata a tutt'altra tradizione linguistica.

Se l'elemento di continuità che lega queste due fasi può essere stata la « grande famiglia », cioè il *clan* reale, forse originario di Kuššara come vuole la tradizione², lo spostamento del centro del potere, qualsiasi ne siano state le cause, si lega ad altri importanti problemi: ci domandiamo infatti quando lo stato fu chiamato Hatti, e perché, oppure quando, l'ideologia reale si colorò di elementi settentrionali (hattici) e che cosa ebbero a che fare con questo processo di formazione il hurrita Anumherwa o la città di Zalpuwa sul Mar Nero³, che ritroviamo nei racconti mitico-storici sulle origini hittite.

Tutte queste domande convergono verso una questione fondamentale : lo stato hittita ebbe un'identità etnico-linguistica di base, oppure poté solo riconoscersi in uno sviluppo storico ininterrotto, assai complesso per i continui nuovi apporti e le continue mutazioni linguistiche e culturali, dal quale trasse la legittimazione ? Questa mancanza di una sola predominante identità, connessa con le caratteristiche anche geografiche